
Le Siècle Vaurien



L'âne qui vielle, artiste contemporain	page 2
Illustration de la défense de la langue française	page 3
Idoménée	page 5
Les pas retrouvés	page 6
Fantôme d'Orient	page 8
Philosophie du dandysme	page 10
Nahed Ojeh, princesse des mille et une nuits parisiennes	page 12
L'homme qui était habillé par Sarkozy	page 13
Just married	page 15
Le cygne : réflexions définitives pour un suicide en ordre	page 17

2008

Recueil de chroniques virtuelles

Exemplaire internet

Cet exemplaire ne fait pas partie du tirage officiel.

Avant-propos

*Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.*

Charles Baudelaire

Vers la fin de l'année 2003, le site internet « Savoir-Vivre ou Mourir » vit le jour. Loin d'appeler au suicide, il avait pour vocation de regrouper quelques notices sur ces personnages peu ordinaires de l'Histoire et de la Littérature du XIX^{ème} siècle, les dandys. Ce fut à l'intérieur de ce site, dans une rubrique prétentieusement intitulée « Savoir-Piquer », que des billets d'humeur, des chroniques théâtrales, des critiques littéraires ou encore de grands discours académiques furent publiés à partir de la fin de l'année 2005.

Après deux ans d'une intense hésitation, la vanité de disposer d'une tribune libre et publique l'avait donc emporté sur la réticence à contribuer au bruit de péroraisons continues caractéristiques d'internet. En trois ans, jusqu'à aujourd'hui, près de deux-cents textes ont été mis en ligne. Forcément inégaux, forcément, pour la plupart d'entre eux, assez faibles, voire particulièrement mauvais, ils n'ont pourtant jamais été retouchés ni supprimés, conformément au défi initial.

Renouant avec une tradition disparue, cette plaquette se veut d'abord une sélection – de dix textes parmi les deux-cents – destinée à sauver quelques morceaux passables qu'il eût été dommage de voir noyés à jamais dans cette masse indigente. Elle se permet en outre, à l'occasion, quelques retouches stylistiques qui n'altèrent ni le propos original ni l'idée que le siècle, vraiment, est un siècle vaurien.

François-Xavier d'Arbonneau
à Saint-Cloud, le 30 novembre 2008

L'âne qui vielle, artiste contemporain

22 août 2006

Qui a visité la cathédrale de Chartres avec un minimum d'attention n'a pas pu manquer, à l'extrême-ouest de la partie méridionale, la pittoresque statue d'un âne musicien. Connue sous le nom d'*âne qui vielle*, cette statue apparemment profane intrigue sur le mur d'une des œuvres architecturales les plus intellectuelles qui soit.

On n'ose penser qu'il s'agit d'une aberration, voire d'une fantaisie, surtout à cette place si voyante. Si l'âne musicien domine ostensiblement son coin de parvis, cela signifie sans conteste que les fidèles du Moyen-âge, ces illettrés dont on ricane du haut de notre Savoir, savaient l'interpréter à bon escient. Le génie (humain) créateur de l'édifice, puissamment érudit et sensé, n'aurait pu se permettre une simple plaisanterie condescendante.

Or, longtemps nos modernes savants (qui l'étaient apparemment moins que nos moyenâgeux) n'ont pu donner de signification à cette statue. Au temps où Huysmans rédigea ses *Cathédrales* (Chartres est l'objet d'un chapitre), l'âne qui vielle était encore un mystère. Pourtant il suffisait de faire preuve de bon sens et de s'intéresser aux auteurs qui inspirèrent l'école chartraine. Ainsi, rappelle l'Abbé Guy Villette dans son ouvrage *La cathédrale de Chartres, œuvre de haut savoir*¹, les ânes musiciens de l'art roman (celui de Chartres n'est pas le seul) sont à

relier à Boèce qui interpelle ainsi dans sa *Consolation de la Philosophie* : « Comprends-tu ceci ? Es-tu l'âne à la lyre ? »

La lyre pour l'âne joue le rôle du rasoir pour la poule de notre expression française. Le pèlerin, le visiteur devraient commencer l'étude de la cathédrale devant l'âne qui vielle : « Comprends-tu ceci, ou bien es-tu l'âne à la lyre ? » Sous-entendu : il y a quelque chose à comprendre et vous qui passez, ne soyez pas comme l'âne qui a trouvé une lyre et ne sait en jouer. La cathédrale de Chartres est à écouter, elle est musique, elle incite à la méditation, elle a une intelligence à décrypter.

Quelle contemporanéité dans le message ! Outre le fait que la statue semble s'adresser déjà à ceux qui cherchent sa signification, elle interpelle quiconque prétend connaître sans savoir, sans se cultiver. Et c'est bien à l'âne de ricaner devant notre spectacle pathétique de lettrés incultes et de superficiels insensibles.

La cathédrale de Chartres prêche depuis le XIIème siècle. Elle est un des plus puissants instruments jamais bâtis, une lyre immuable. Peu à peu, nous nous sommes transformés en ânes, au point que nous ne nous sommes même pas reconnus sur la façade. Chartres, dont un thème transversal est le temps qui passe, est l'allégorie de notre vie jusque dans ses statues profanes. Par anticipation, l'âne qui vielle dénonce notre abêtissement culturel : l'histoire nous a légué tant d'intelligence et nous n'en faisons rien.

¹ Éditions J.-M. Garnier, 1994



Illustration de la défense de la langue française

4 août 2006

*L'aurore vient du fond du ciel*² mériterait mieux qu'un pastiche usé du titre-programme de la Pléiade si le premier tome des Mémoires de Maurice Druon n'était exactement cela : une illustration de la défense de la langue française.

Derrière la chronique des années folles – folles d'aveuglement et d'arrogance – il y est en effet sans cesse question de la langue française. C'est d'abord l'histoire d'un jeune homme brillant introduit dans les cercles littéraires parisiens tantôt farfelus, tantôt désuets. Ce jeune homme qui puisa dans ses promenades mondaines des figures et des décors pour les *Grandes Familles* se voulut poète à une époque où cet état avait encore un sens et une dignité. Poésie, conte, causerie, théâtre, journalisme : Druon adolescent fourbit sa plume à tous les genres. C'est pourquoi il n'est pas illogique que les plus belles pages de *L'Aurore vient du fond du ciel* soient celles où l'Immortel évoque les candidats malheureux à la postérité littéraire. A ces injustement oubliés, jadis primés, lus ou élus, il aura sans doute manqué quatre tomes de Mémoires.

Il y a de la pudeur dans les souvenirs littéraires d'un poète, cette pudeur qui fit signer d'Ormesson d'un « anonyme », dans une anthologie pas trop égoïste de la poésie française, ceux des poèmes qu'il avait composés. Quand il ne peut résister à reproduire un de ses sonnets

de jeunesse, Druon âgé a encore de ces coquetteries : il ose à peine, et avec quelles circonvolutions, proposer quelques vers oubliés. C'est peut-être parce que la poésie n'existe plus, comme il le constate lui-même ; que son pouvoir fut dispersé par André Breton et ses séides, comme il l'écrit encore. Elle n'est plus qu'un lointain exercice de style que les hypokhâgneux démontent comme on dévisse des bielles et des pistons et auquel, un jour de 1939, Maurice Druon fit son adieu.

Si les *Grandes Familles* reviennent souvent dans les Mémoires de Druon, l'Académie n'y a pas non plus la moindre place. Elle est une manière de preuve *a posteriori* des sympathies pythiques de l'écrivain. Il est aisé, une fois installé sous la Coupole du Quai de Conti, de lire cette haute position comme la conclusion inévitable d'un chemin balisé d'augures. Quand les plus hauts gradés des militaires quittent le service actif, le Ministère rédige et diffuse un ordre du jour qui montre invariablement que déjà, sous la peau du Midship ou du sous-lieutenant, perçait le grand chef qu'il deviendrait plus tard : toute lecture à rebours du temps est biaisée par le discours du présent. L'attention portée aux signes est, après le goût des uniformes bien coupés, le deuxième trait de ressemblance de l'ancien ministre des Affaires culturelles avec Fabrice del Dongo. Pour le reste, il est plus Barbey d'Aurevilly.

Ses précoces fréquentations académiques ne furent pas les moins prestigieuses des rencontres que fit Druon jeune. Il y en eut bien d'autres, nombreuses et illustres, que l'écrivain raconte avec passion. Combien de conseillers déchus, après la mort de leur maître, ont-ils tenté de reconquérir des parcelles du pouvoir échappé en

² Fayard, 2006

inventant d'hypothétiques dîners en tête-à-tête ? François Mitterrand, si on en croit ses nombreux « biographes », semble avoir eu une fin fort dînatoire. Il avait l'ambition de Louis XIV, peut-être en avait-il l'auguste panse. Mais Druon a, comme il l'écrit lui-même, « habité son siècle » et s'il ne cultive pas l'humilité, il n'a pas besoin de ces procédés médiocres : on n'obtient pas le prix Goncourt (même en 1948) ni ne devient Secrétaire perpétuel de l'Académie française sans entretenir, parallèlement au talent, quelques solides et puissantes relations. Ce sont les preuves formelles d'une vie habituée tôt, grâce à l'oncle « Jef » Kessel, au voisinage des fous et des génies, des noceurs et des ministres.

La comparaison est un peu forte, mais il y a quelque chose du Narrateur de la *Recherche du Temps perdu* dans ce début de Mémoires. Il n'y a rien de comparable entre Proust et Druon – ni dans la vie, ni dans le style – sinon qu'on les voit tous deux, par livre interposé, jeunes débutants introduits dans le monde, indiscernable alors du monde des Lettres. « Insupportable » écrivit du Druon de vingt ans une convive de marque dans son carnet. Ce cri, ou ses synonymes, fut repris plus tard par tant de mécontents, de fonctionnaires, d'artistes rentiers, d'hommes politiques de tous bords et sans doute d'académiciens que s'il devait y avoir des signes du destin, celui-ci en serait un plus certain que les correspondances zodiacales.

Dès le titre, décrypté dans le beau préambule, Maurice Druon convoque le ciel à l'exégèse des faits, sinon à l'explication des caractères. Mais même quand il tente de convaincre des influences stellaires, revenant pour la démonstration aux cultures anciennes, il n'a pas

le ridicule des tireuses de cartes ou des bateleurs de la voyance ; qu'il n'exige pas, tout de même, qu'on le suive sur ces chemins hasardeux. Les constellations ne sont qu'un des modes sur lesquels vibre sa culture étendue qu'il montre par images et par touches : dans ses Mémoires, l'auteur des *Rois maudits* condescend à expliquer tel mythe antique ou telle page d'Histoire en ayant soin, pour ne pas froisser les lecteurs plus savants, de glisser un « c'est bien connu » en début de paragraphe. Au fond, Maurice Druon, « qui n'a pas aimé l'enfance », toujours désira d'être l'octogénaire respecté qu'il est maintenant et, l'étant devenu, il explique au monde son héritage.

Transmettre, encore et toujours, semble être le dernier et long combat de Druon adulte. Comme tous les rôles qu'il eut à tenir dans sa vie, il prit celui de Secrétaire perpétuel à cœur. La défense de la langue française trouva dans son timbre un précieux allié car malgré la difficulté du combat, jamais il n'abandonna. En ce sens, les Mémoires sont le genre qui convient au vieux lion : ils sont l'art de dire ce qu'on pense en décrivant ce qu'on fut. Et jamais Druon ne capitula. Dès cette jeunesse tourmentée par la situation familiale alambiquée, l'impécuniosité chronique et le grondement de la guerre, Druon refusa d'amener le pavillon. Pour la France. S'il s'est bâti ce qu'on pourrait appeler par exagération une France mythique, qui demeure son paradigme à plus de quatre-vingts ans, c'est peut-être parce que ses origines, longuement détaillées en ce livre, sont des parcelles de grandeurs héritées d'Amérique du Sud ou du Grand Est ; peut-être aussi parce que les trahisons et les faiblesses qu'il a vues lui furent insupportables. A vingt ans, la lâcheté joviale de tout un peuple marque l'esprit pour la vie.

L'année 2006 aura vu l'entrée au « répertoire » du baccalauréat de français de l'autobiographie d'un chanteur populaire, preuve supplémentaire de la démagogie des professeurs de Lettres qui, parce qu'ils n'ont pas le talent pour envoûter leurs élèves, expédient les affaires courantes avec une désespérante médiocrité. Excédé, le ciel a fait jaillir, comme par compensation, une Aurore qui, si les vœux pieux étaient exaucés, éclaircirait les ténèbres de la bêtise nonchalante.



Idoménée

25 mai 2006

Il y a, chez les producteurs, deux types extrêmes. D'un côté, le maquignon sans vergogne, esclavagiste vieux comme l'Art, qui connut sa gloire avec, à la fin du XIX^{ème} siècle, le Moulin Rouge de la Goulue ou de la Môme Cricri, ci-devant danseuses bien entraînées, leveuses de jambes et de millionnaires, et dont l'héritage est repris depuis la radio libre et la chanson bête par les producteurs de chanteurs de variété, version play-back et clips grotesques (Claude François et Dalida hier, Spice Girls et Florent Pagny aujourd'hui).

A l'autre extrémité, ne croisant jamais le premier car ne fréquentant pas les mêmes salons ni les mêmes scènes, le producteur à la gloire locale, presque familiale, se brûle au feu de la passion pour la Musique, ne compte pas ses heures lorsqu'il s'agit d'aller, aux quatre coins de la France, superviser une répétition, diriger un concert ou découvrir un nouveau talent. Il est un père pour ses protégés, tord comme Goriot ses

couverts en argent pour monter une chorale et se livre sur l'autel de sa chère Musique, pour lui dieu lare comme Dieu créateur.

Sans aller jusqu'à cette extrémité très cénacle des *Illusions perdues*, il est certain que Denis Dumas tient plus du deuxième type. Il réussit, le 22 mai dernier, le tour de force de créer un moment proustien – un moment d'éternité, devrais-je écrire – dans l'endroit le plus laid du monde : l'église luthérienne de la Rédemption. Parfaite allégorie de l'Église sans les pompes, cette église sans les symboles est en effet une pièce nue qui donnerait l'impression d'un vaste cercueil aux plus acharnés de l'épuration dont nous sommes pourtant. Sa Béatitude Éminente le Patriarche copte d'Égypte, à ce moment-là en visite en France, gardien du plus oriental des cultes catholiques, aurait été bien étonné de voir ces quatre murs nus dédiés au culte christique.

Dans ce lieu insignifiant – au sens qu'il nie les gestes et les symboles signifiants –, produire *Idoménée* (airs et chœurs) était un vrai défi. Pire, hormis l'autel, seules trois lumières, une poursuite et deux bougies constituaient le décor de cet opéra qui convoque ailleurs les machineries les plus complexes et les effets les plus sophistiqués. La performance vocale se trouvait donc presque nue, sans le fard duquel on la pare parfois pour la mieux masquer.

Le chœur d'abord, regroupait trois groupes vocaux : Almaviva, le cœur de Curie et Mikado. Trois générations composaient cet ensemble qui donna tout son souffle pour incarner la tempête (celle du célèbre « courage, fuyons ») mais aussi pour créer le peuple grec ou la fameuse conscience tragique. Loin des chorales douteuses

qui fleurissent partout depuis le succès d'un certain film niais, ce groupe était d'une justesse, d'une précision et d'une force étonnantes que ses physionomies hétéroclites ne laissaient pas présager.

Joseph Najnudel, pianiste virtuose et discret, sut faire d'un seul piano un orchestre complet et accompagner de son charme étrange et précis les tourments, les joies et le tragique des personnages mozartiens. S'il y a une élégance en fait de musique – et il y en a certainement une –, c'est probablement celle-ci : l'art de faire oublier la partition, de faire même oublier l'instrument, pour mieux souligner la pureté des timbres des voix des autres interprètes.

Gaëlle Arquez et Anne-Laure Piganeau furent Électre et Ilia, toutes deux amoureuses (mais ce terme trop français est bien faible pour une tragédie grecque) du fils d'Idoménée, Idamante. Divines, les deux jeunes femmes surent transformer leur rivalité dans le texte en une complicité, souvent à distance, toute en répons, dans le chant. Plus que pour les hommes, la proximité des interprètes féminins et du public donne une autre dimension à la musique : le timbre est plus détaillé et les expressions plus marquées.

Matthieu Cabanez, Idamante au visage couvert d'une étrange expression, sut placer son personnage avec force et virtuosité entre Électre et Ilia. Ce jeune interprète montra toute l'étendue de son talent lors des duos avec Anne-Laure Piganeau (Ilia), même si on regrette que la bague de fiançailles fût passée trop rapidement, presque à la sauvette, là où le geste aurait pour une fois pu dépasser les bornes de sa description

textuelle et prendre l'ampleur qu'il méritait.

Quant à Denis Dumas, il fut tout à la fois Idoménée, ce qui est déjà beaucoup pour un seul homme, mais s'occupa également de la direction musicale et scénique du chœur, mêlant parfois en des gestes presque similaires les injonctions vocales et les ordres de placement, et fut enfin l'organisateur en chef de la soirée. Il poussa même son rôle jusqu'à servir le vin de Bordeaux que, pour rafraîchir le public admiratif filant des queues de félicitations, il offrit après le concert. Certainement le personnage au jeu scénique le plus juste, Denis Dumas fut un interprète – et cette suite d'épithètes n'est pas un chapelet de complaisance – imposant et raffiné, juste et puissant, enfin troublant et multiple.

Il y a des soirées étranges et brillantes qui inciteraient à des départs improbables, à des fuites vers l'impossible, à des exils à la Fréneuse ou à la Welcôme. Ce soir-là, alors que le retour nous replongeait dans la tristesse du sale Boulevard des Italiens, nous aurions voulu aller jusqu'à cette Crête italienne de Mozart qui, un instant, comme le regard de l'œil d'Eboli, était fugitivement apparue à la Rédemption.



Les pas retrouvés

5 septembre 2007

Des plaisirs élégants celui du bouquinage est, dans la famille des flâneries, le plus amusant. Gardées silencieusement par la coupole immortelle du quai de Conti, les baraques vertes que connaissent toutes les cartes postales de Paris recèlent en effet les perles perdues, les

miraculés du pilon et les fours oubliés de la littérature récente et ancienne. Entre les affiches de cabarets façon Belle Époque mais « made in China » et les exemplaires jaunis des Paris-Match nécrologiques du XX^{ème} siècle s'offrent à l'indifférence des touristes livres anciens et éditions originales comme livres de poche abîmés et fins de série de tirages millionnaires.

Il y a, dans ces vieux grimoires proposés à la pluie du ciel et à la curiosité des Japonais insensibles – attirés plutôt par les pin's représentant l'Arc de Triomphe – toute la littérature française, toute la littérature de France, toute la France : Montesquieu dans une édition de quinze kilos, Hugo en douze mètres linéaires, Balzac en Pléiade dédorés, enfin mille auteurs éternels ou défraîchis, à la mode hier et peut-être demain. À côté des sommités et de leurs graves reliures, ce sont les éditions de deux sous dévoilant les secrets de l'Alchimie, les vices de la Franc-maçonnerie et la cachette du trésor des Capétiens, ouvrages qui n'attendent que la lecture d'un aventurier un peu crédule.

On trouve aussi, en grand nombre, les classiques réactionnaires : « renaissiez, Drumont et Maurras ! » semblent crier les échoppes aux passants et aux promeneurs, aux touristes et aux flâneurs. Et parfois, un vieux monsieur à l'élégance passée ou un jeune blanc-bec encore boutonneux achète, sournoisement, honteusement, comme un satyre un magazine pornographique dans un bar-tabac ardéchois, la prose coulante et ennuyeuse, en quatre volumes, de feu les vieux grincheux de l'Action française.

Il n'est pas rare, pourtant, de trouver parmi ces vieilleries sans intérêt que proposent les

bouquinistes parisiens un ouvrage digne de considération. Certes il n'est pas question de faire là une affaire au sens marchand du terme – la profession est trop roublarde et trop connaisseuse (au moins de sa clientèle) pour se laisser rouler – mais il est possible de dénicher les derniers exemplaires d'un livre un peu confidentiel. Par exemple, tel lecteur assidu de chroniques d'un siècle, ayant aperçu dans plusieurs ouvrages mondains (correspondances ou Mémoires de vieilles femmes) le titre d'un livre alors à la mode, aura l'agréable surprise de croiser l'œuvre oubliée de presque tous coincée entre l'histoire du métropolitain et les conférences de Lacan non traduites.

Ce fut le cas des *Pas effacés*, les fameux Mémoires du comte de Montesquiou, dandy du XIX^{ème} siècle dont on aurait oublié les excentricités, les épigrammes et les vers s'il n'avait été le mentor du jeune Marcel Proust et si quelques esprits aiguisés ne l'avaient pas reconnu, du moins en partie, dans le baron de Charlus de la *Recherche du Temps perdu* ou, entre autres, dans le duc Des Esseintes de *A rebours*.

Postérité toute relative cependant, car il n'est pas rare, quand on demande à un employé de librairie des ouvrages de ou sur Montesquiou, de s'entendre répondre *Lettres persanes* et *Esprit des lois*. L'esthète, le bouquiniste ou le libraire véritable savent bien, eux, que si le docte académicien du XVIII^{ème} siècle connaît une célébrité posthume plus importante que Robert de Montesquiou, les écrits de ce dernier, par corollaire de leur rareté et de la personnalité de leur auteur, ont une valeur plus grande encore aux yeux des lecteurs élégants.

Pourtant, les *Pas effacés* souffrent des maux habituels des Mémoires de mondains : on y croise beaucoup de personnages illustres, beaucoup de pairs protecteurs ou protégés, beaucoup de dédicaces mais peu de sincérité et peu de souffle, peu de style. Ainsi Robert de Montesquiou convoque-t-il sans cesse la comtesse de Greffühle et le Tout-Paris littéraire et chic de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Mais il se pense trop comte-Soleil pour ne pas se placer sans cesse, et en ordre un peu dispersé, au centre d'une galaxie dont les planètes devraient être autant d'étoiles.

Le plaisir de la lecture des *Pas effacés* ne réside donc pas dans le côté documentaire ou purement littéraire du témoignage, assorti de quelques piques lancées à ses contemporains, du « poète des odeurs suaves ». Il tient à l'ouvrage lui-même, à sa valeur presque mythique dans le petit monde littéraire du début du XX^{ème} siècle. Les trois volumes, qui ont fait l'objet en avril 2007 d'une première réédition depuis 1923 – et encore, dans une maison confidentielle – contiennent en eux le pouvoir que les collectionneurs aiment dans les vieux livres : le parfum d'un temps disparu, une façon d'impression et de brochage périmée, l'idée d'un dialogue non altéré entre l'auteur et le lecteur. En plus de ce plaisir commun à toutes les collections s'ajoute le bonheur de posséder le résidu d'une vie riche en gestes artistes malheureusement périssables : soirées brillantes, provocations, dédains, arbitrages d'élégances, en un mot le quotidien de celui qui ne fut pas moins que le prince du siècle vaurien.

Ainsi, les trois volumes des *Pas effacés* ont acquis peu à peu le statut d'œuvre indispensable

à toute bibliothèque élégante. Posséder les *Pas effacés*, c'est comme continuer en cachette le culte des anciens dieux, comme porter le tube dans une civilisation de nus-têtes (la nôtre, par exemple), comme croire encore, en pleine sécheresse morale, à l'Esthétisme, à l'Art et à la Fierté. Car les *Pas effacés* sont l'ultime tentative d'un homme qui passa sa vie à vouloir forcer l'immortalité et qui devina la trahison de ses transpositions romanesques ou la péremption des quelques vers, des photographies-autoportraits, des épigrammes et des postures mondaines qu'il commit.



Fantôme d'Orient

31 octobre 2006

L'exposition *Pierre Loti – Fantômes d'Orient* au modeste musée de la Vie romantique à Paris est l'occasion de redécouvrir d'abord à quel point cet homme particulier fut un écrivain doué. Les phrases au style impeccable extraites de ses romans, de ses journaux intimes et de ses récits de voyage ornent en effet les murs et les panneaux de l'ancien hôtel Scheffer (16, rue Chaptal). Pierre Loti n'aurait été, sans la clarté de son style, qu'un conteur de plus des mille et une nuits, qu'un chroniqueur de plus des ambiances de Constantinople, qu'un écrivain marin de plus sur les mers coloniales.

Commentés par des phrases de Loti, les objets de l'exposition regroupés par thèmes (« Prime jeunesse », « La mer », « Harem, Odalisques et Désenchantées », « Le désert », « Couleurs d'Orient » et « Constantinople ») sont autant de témoins de l'engouement d'alors pour des sujets

qui valurent à Loti, peintre littéraire surdoué et voyageur authentique, son succès dans le monde des Lettres et des Arts. Il apparaît dans cette exposition que Loti fut le résultat littéraire et mondain d'un siècle qui chercha à retrouver une vérité philosophique et esthétique dans les rêveries de l'enfance et les voyages exotiques.

Ainsi, la partie « Prime jeunesse » de l'exposition, rappelle comment Pierre Loti enfant (il n'était alors que Julien Viaud) s'échappait du monde réel grâce à des collections de fossiles qu'il regroupait dans un « petit musée », préfiguration du bazar que serait plus tard la maison natale de l'écrivain à Rochefort. Souvenir de cette accumulation de bibelots étranges ou précieux qui rappelle les capharnaüms de Barbey d'Aurevilly ou de Jean Lorrain, le tableau de Gaston Boucart, *Salle Renaissance de la maison de Pierre Loti*, côtoie un autre témoignage des évasions de Loti, le tableau *Pierre Loti en chef sarrasin* par Edmond de Pury.

Après la « Prime jeunesse » vint le temps de la mer, objet des méditations romantiques par excellence, objet des méditations noires de Loti (son frère aîné Gustave, médecin de Marine, mourut en mer en 1865, alors que Julien avait quinze ans), objet de ses méditations littéraires comme en témoigne son *Journal intime*, objet de ses désirs exaucés puisqu'il fut reçu à l'École navale en 1867 et mena pendant quarante-deux ans une longue carrière d'officier de Marine. A l'océan breton (*Croix et vagues, Bretagne* par Henry Brokman, *Tempête sur les côtes de Belle-Île* par Théodore Gudin), terrifiant et magique, répondent les mers orientales d'Égypte (*Le Nil* par Eugène Fromentin), du Bosphore ou d'Alger. Leurs magies différentes, dorées et mystérieuses,

introduisent la salle suivante des « Harem, Odalisques et Désenchantées ».

La femme nord-africaine, captée dans une petite salle sombre par Portaels, Delacroix, Louis Boulanger ou Eugène Giraud, fut encore plus mystérieuse, langoureusement orientale, dans la littérature. Aziyadé, héroïne de Loti, est le plus troublant de ses personnages, symbole des plaisirs interdits, des coutumes savantes et des sortilèges sophistiqués. L'œuvre « orientale » de Loti fut alimentée par les souvenirs, les notes et les dessins pris sur le vif et les rêveries où brûlent ces femmes cachées, ces odalisques aguicheuses et pudiques, ces incarnations des voluptueuses coutumes d'Orient. Voyageur du Maghreb et de la Turquie, Pierre Loti put, comme Delacroix pour la peinture, reproduire les ambiances insensées et élégantes des harems de ces pays.

A la magie feutrée et sensuelle des Odalisques succède le désert aride, poétique et mystique. Le *Golgotha, Consumatum est, Jérusalem*, tableau exceptionnel de Gérôme, incarne les interrogations de Loti au Sinaï. Issu d'une famille très protestante, mais échappé de la religion occidentale, comment ne put-il pas être tout de même saisi de mysticisme, après des années au contact de pieux pèlerins musulmans et de mosquées extraordinaires, sur le lieu fondateur de la chrétienté ?

Au bout du désert et des « couleurs d'Orient », Constantinople apparaît. Loti tomba comme tant d'artistes aventuriers sous son charme : sous le charme de ses édifices étranges et majestueux, sous le charme de ses souks désordonnés et pittoresques, sous le charme des lumières et de

l'eau, sous le charme enfin de son peuple auquel il se mêle et auquel il mêle, dans le roman, ses personnages. C'est pourquoi il n'est sans doute pas de meilleure représentation de Pierre Loti que celle du chef d'œuvre de Lucien Lévy-Dhurmer (*Pierre Loti devant Istanbul*) où l'écrivain et « sa » ville se fondent dans les mêmes tons pastels. Loin des photographies pitres de l'écrivain déguisé pour le bal ou jouant des muscles en tenue d'Adam, ce visage sobre et lumineux de Loti-Istanbul est sans doute le plus vrai de ses portraits.



Philosophie du dandysme³

21 juillet 2008

Le dandysme : à ce mot est convoquée une société élégante, une société choisie dans la Littérature et l'Histoire du XIX^e siècle. Le cénacle compte parmi ses membres influents Oscar Wilde, qui pourrait présider l'assemblée, du moins en être le plénipotentiaire, « Beau » Brummell, premier prince de la Maison, Robert de Montesquiou, son grand chambellan, et à leur suite quelques poètes à la beauté troublante, quelques désœuvrés aux gilets écarlates et dans les livres Henri de Marsay, Lucien de Rubempré, Jean de Floressas des Esseintes et tant d'autres, déclinaisons diverses d'une même race aristocratique.

A regarder rapidement le panorama du dandysme, le touriste de passage voit d'abord de

beaux jeunes gens soucieux de leur masque mondain. Il voit une foule élégante, sophistiquée et originale d'Anglais admirant la France et de Français admirant l'Angleterre – ou plutôt de Parisiens guettant les modes de Londres et de Londoniens singeant les mœurs parisiennes. Mais il ne voit pas les racines profondes, la géologie invisible qui fit que le dandy devint cette figure si influente dans l'imaginaire occidental, là où ses cousins les Muscadins, les Bucks ou les Incroyables ne furent que des curiosités de l'Histoire de la Mode.

Les clichés sont tenaces et la foule ignorante continue de dépecer le dandy de sa véritable originalité, de son essence, pour n'en garder que le pâle reflet maquillé. C'est sur ce malentendu que furent sacrés dandy, ces dernières années, tel sportif ou chanteur vulgaire ayant accepté de jouer les efféminés-sandwiches pour quelque marque internationale. Et s'il n'avait été disgracié, nul doute que le pâle et médiocre David Martinon aurait reçu ce titre d'un journaliste de la presse illustrée comme prime à la jeunesse ambitieuse et bourgeoise. Enfin, même chez de plus sérieux la confusion règne et le dandy est alors un gentleman ou un honnête jeune homme à coupé sport et à cigares.

Considéré dans sa seule superficialité, le dandysme est comme le satanisme des adolescents, auxquels il manque une authentique croyance en Dieu (préalable obligatoire à une authentique croyance et donc incantation à Satan) : une vague agitation, éventuellement une bizarrerie. Dès lors, le club est ouvert au premier endimanché venu. Mais ce que montre justement la *Philosophie du dandysme* de Daniel Salvatore Schiffer, et c'est là son importance, c'est que le

³ Presses Universitaires de France, 2008

dandysme est, au-delà de son expression, construit sur des bases solides, principalement de nature nietzschéenne et kierkegaardienne.

En effet, le dandy, produit du « siècle vaurien », est suspendu entre le Ciel et la Terre, entre Dieu (mais quel Dieu puisque « nous l'avons tué ? ») et les hommes (mais quels hommes : Homais, Nücingen, Queensberry ?). Incapable, tant son dégoût est grand, de s'associer pleinement à l'humanité médiocre, incapable aussi de croire véritablement en Dieu, le dandy en est réduit à créer un entre-deux, une réconciliation de l'hédonisme épicurien et de l'ascèse stoïcienne, une œuvre d'art totale, vivante (mais subséquemment éphémère, c'est là sa tragédie), faite de chair et d'esprit : lui-même.

En tant que telle, cette figure aux expressions – aux masques devrait-on dire – multiples est à la croisée des chemins inverses tracés par Nietzsche (de Dieu vers les hommes) et Kierkegaard (des hommes vers Dieu). C'est la description détaillée de ces deux chemins, considérés spécialement sous le monocle du dandysme, qui constitue le cœur de la *Philosophie du dandysme*. Puis, ces fondations solidement établies, l'édifice du dandysme peut prendre forme dans la quatrième et plus intéressante partie de l'ouvrage : « Baudelaire et Wilde, métaphysique du dandysme ».

C'est là, dans ces pages limpides comme un air de Delibes, qu'est véritablement redoré le blason du mot dandy. Redoré, rafraîchi, car le dandysme n'évoluait pas dans un vide conceptuel sidéral : Barbey d'Aurevilly en son *Du dandysme et de George Brummell* – qui vint sans doute trop tôt – , Wilde en son œuvre toute entière et surtout

Baudelaire en son *Peintre de la vie moderne* sondèrent déjà l'âme cachée derrière les masques et les caricatures des gazettes. La *Philosophie du dandysme* est donc à lire comme la nécessaire poursuite des intuitions baudelairienne et wildienne, leur indispensable mise à jour en même temps que formalisation.

C'est pourquoi on peut regretter que Schiffer ne tranche pas la question de la possibilité d'un dandysme contemporain. Il semble acter, dans le liminaire, le dandysme de David Bowie mais n'y revient pas vraiment. Or, si on poursuit le raisonnement proposé par la thèse de la *Philosophie du dandysme* – thèse fort fondée car même si elle s'appuie surtout sur deux exemples historiques, Baudelaire et Wilde, elle garde sa solidité à l'examen des figures littéraires, notamment balzacienne – il faut pour le dandysme être dans un instant particulier, à l'intersection précise de deux routes, celle « transascendante » désignée par Kierkegaard et celle « transdescendante » fléchée par Nietzsche. Hors de ce schéma, il semble, même si Schiffer n'explore hélas pas le terrain des avatars et supercherries du dandysme, que le dandy devienne soit une caricature mondaine soit un philosophe atrabilaire.

Ce point philosophique particulier, produit d'un contexte historique également particulier, a été de toute évidence dépassé depuis longtemps – au moins depuis la Grande guerre –, empêchant logiquement tout dandysme de s'incarner, sinon sous une forme fortement biaisée (le Gilles de Pierre Drieu La Rochelle par exemple). Vu d'ailleurs, si on considère, à juste titre, que le dandysme est un des produits – le plus subtil, le plus délicat – du décadentisme, il faut au moins

une décadence pour qu'émerge un authentique dandy. Or, nos jours sont ceux d'une évidente et triste régression qui ne s'accompagne même pas des beautés et des éclairs – dont fut le dandysme au XIX^{ème} siècle – d'une décadence.

Pourtant, la race de ceux qui font leur pinacle de la recherche aristocratique de l'élégance, comme masque et épée, la race de ceux qui se résument par la formule « savoir-vivre ou mourir », n'est pas encore éteinte : le XXI^{ème} siècle devra leur trouver un nom, sinon leur identifier une philosophie, pour les inscrire dans la tradition des élégants. Dans ce domaine, ce serait une véritable défaite de la pensée – une régression de plus – si on n'avait à proposer qu'un mauvais « néo-dandy ».



Nahed Ojeh, princesse des mille et une nuits parisiennes

4 octobre 2006

A chaque fois que *Le Figaro* fait l'éloge du Rafale, il précise le lien entre la Socpresse, maison mère du quotidien, et Dassault Aviation, constructeur de l'avion de combat de dernière génération. En l'occurrence, le lien entre ces deux objets dissemblables est leur propriétaire, Serge Dassault. En revanche, quand *Le Monde* publie un long article laudateur sur une amie d'Alain Minc, il oublie de rappeler que le médiocre essayiste préside son conseil de surveillance.

Le 3 octobre dernier, *Le Monde* publiait, sous la plume d'Ariane Chemin, une « enquête » de deux pleines pages digne de *Point de Vue* titrée *Les dîners de madame Ojeh* et agrémentée de quatre

photographies que *Paris-Match* ou autre tabloïd ne renierait pas. Elles méritent d'être décrites car, voulant prouver la puissance mondaine de Nahed Ojeh, elles la discréditent tout au contraire. La première représente le père de madame Ojeh, le général Mustafa Tlaas, bardé de médailles et de rubans à la façon des généraux soviétiques : sautoir de l'ordre de Babar, grand cordon du Phénix de Rastapopoulos font certainement partie de sa panoplie. Pourtant, malgré le ridicule de la tenue d'apparat surchargée de médailles en chocolat, la photographie de l'ancien ministre syrien de la Défense est la seule des quatre qui conserve un semblant de dignité.

Beaucoup moins à l'avantage de la belle et érudite Nahed Ojeh, la deuxième photographie la montre à un quelconque dîner de charité, habillée d'une robe douteuse et assise à côté de Stéphane Bern, animateur idiot de la télévision française qui fit ses classes d'imbécilité auprès de feu le fou comte de Paris. Le cliché est presque humiliant tant, dans le demi-monde médiatique, nul n'échappe à une photographie aux côtés de M. Bern. Quel genre de conversation purent bien avoir la diplômée de philosophie, de psychologie, de prospective internationale et de sciences politiques et le VRP des films ratés, des disques d'actrices mort-nés, des livres rossignols et des idées reçues à la radio et à la télévision ? Il est vrai qu'elle subit déjà régulièrement la conversation d'Alexandre Adler qui est, depuis quelques années (disons depuis le 11 septembre 2001), comme déficient du lobe frontal.

La troisième photographie représente le couple Ojeh séparé, avant la mort du mari en 1991, par quarante-deux ans d'écart. Sinistre cliché sur

lequel cohabitent un vieux monsieur aux allures de bandit napolitain de série B et une rayonnante, extraordinairement belle, jeune femme orientale. La clef de cette image pathétique est donnée dans le texte de l'article : présentée au sulfureux marchand d'armes par le fils de celui-ci, elle préféra *in fine* devenir l'épouse du richissime chef de famille. Qui, à sa place, n'aurait pas pareillement réalisé les rentes d'une beauté supérieure ?

Enfin, la quatrième photographie la montre plus âgée mais toujours divinement belle – quoique moins Salomé – en compagnie de son fils, Akram junior. Ce dernier, d'une laideur quasimodesque même s'il conserve de sa mère son fatal sourire, arbore un nœud de cravate de concessionnaire automobile et un air cuistre de courtier londonien. Autant Nahed OjjeH incarne la grâce aidée par les moyens d'être élégant, autant Akram junior présente les dehors caractéristiques de la richesse un peu trop fraîche.

Quant à l'article, il insiste lourdement, à grand renfort de noms célèbres de la politique, de l'industrie et de la finance, sur l'entregent de madame OjjeH : il semble donc qu'on veuille bien profiter des largesses de sa table mais qu'on soit un peu plus réticent à s'y laisser photographier, même sous les toiles de maîtres que la journaliste a le mauvais goût d'énumérer à la façon d'un commissaire priseur, certainement pour impressionner les lecteurs du *Monde* qui se piquent de culture. Vaine agitation.

Conte de la richesse, fausse chronique du Paris mondain, *Les dîners de madame OjjeH* est l'histoire d'une cour renversée où les puissants à

la scène se font courtisans à la ville. Gageons tout de même que des hôtes de la plus parisienne des Syriennes, les trois quarts ont un peu de mépris et profitent avec ironie et obséquiosité des largesses de la veuve. A demi-mot ou à mot complet, Ariane Chemin évoque aussi les amitiés particulières de la belle ex-résidente de la place des États-Unis. Franz-Olivier Gisbert trouva, paraît-il, ses plus belles pages dans les yeux de la Syrienne – et peut-être ses plus mordantes, puisqu'il dut croiser sous ces ors privés Dominique de Villepin. L'idée que les déballages de mauvais goût de Gisbert soient le règlement par voie éditoriale d'une vengeance de rival serait amusante.

Le risque, quand on tient table ouverte aux écrivains, réside dans le fait que, sur les traces des Goncourt, de Jean Lorrain ou de Marcel Proust, ils racontent dans leurs romans ou essais trente ans de dîners en ville. A côté, le vol de bibelots par Roland Dumas évoqué dans l'article n'est pas grand-chose. Espérons que la belle Nahed OjjeH, charmante mais cultivant volontiers le trouble sur ses activités, ne se retrouve pas un jour sous les traits d'une ridicule ambassadrice de Turquie ou d'une Mata-Hari du demi-monde politique. Tous ne savent pas en effet, comme Alain Minc dont c'est le deuxième métier après la flagornerie, renvoyer l'ascenseur.



L'homme qui était habillé par Sarkozy

10 octobre 2007

Aux États-Unis, on le voit dans les films mettant en scène le Président (c'est-à-dire presque tous) ou sur le site internet de la Maison

Blanche, le porte-parole Tony Shaw répond régulièrement aux questions des journalistes. Exercice de langue de bois s'il en est, ce rituel demande beaucoup de préparation au brave porte-parole qui sait admirablement tourner les pages de son aide-mémoire tout en écoutant les questions des journalistes du sérail. Exercice de pure dialectique donc, mais tradition, à la limite de l'incantation, de l'exercice du pouvoir américain centré sur son président. Tony Shaw n'est d'ailleurs pas mauvais et, avec une certaine décontraction, distille la bonne parole, du moins la parole officielle, fait de l'humour parfois, et réserve aux journalistes privilégiés de la Maison Blanche quelques anecdotes sans intérêt.

En France, le cercle rapproché du Président Sarkozy – assez amateur comme on put le voir lors de la fameuse promenade sur le lac américain l'été dernier – veut se donner des airs en singeant le modèle américain. L'influence de l'équivalent yankee est donc grossièrement visible : même décor (les emblèmes présidentiels et un pupitre), même trieur aide-mémoire, même mise en scène et même façon de filmer les journalistes (la plupart du temps, pour la France, salariés de médias étrangers confidentiels comme ce représentant d'une télévision russe de langue arabe). Pour tenir le premier rôle, le président Sarkozy a promu David Martinon, un de ces nouveaux visages que la presse a surnommés les « bébés Sarkozy ». Sans mauvaise foi, la comparaison avec le modèle revendiqué est terrible pour Martinon. Là où Tony Shaw domine le jeu des questions-réponses avec naturel et brio, le pauvre Martinon bute sur tous les mots et manque de rythme. Même dans la première partie de l'intervention, qui consiste à présenter l'agenda du Président (simple exercice de lecture

donc), il est mauvais. David Martinon possède donc tous les défauts de la présentation américaine (arrogance, fausse connivence, vacuité) sans arriver à en montrer les qualités (brio, humour, aisance).

Ce David Martinon est présenté comme un futur grand de France, ce qui n'est peut-être pas faux puisqu'il bénéficie du soutien et de l'appui de la cour rapprochée (celle du petit lever) du Président Sarkozy, Claude Guéant et Cécilia Sarkozy en tête. Les médias nous inventent même un passé un peu sulfureux (à l'aune des critères du Quai d'Orsay où il agissait) de jeune ambitieux aux élégances troublantes. Il paraîtrait, crime honteux, que le gandin portait les cheveux longs et des costumes trop cintrés. Le Président Sarkozy, sans doute fier comme un Pape de figurer dans un palmarès de mode – aux côtés des chanteuses de rap, des ploucs footballeurs et des prostituées bohèmes anorexiques new-yorkaises – malgré ses talonnettes et ce qu'on pourrait appeler son « mauvais goût permanent » (made in Prada) proclame à qui veut l'entendre qu'il a « relooké » le jeune Martinon, lui imposant de se couper les cheveux et lui faisant renouveler sa garde-robe, sans doute chez les mêmes fripiers que le patron. Le résultat, c'est un type fade aux cheveux en plastique et au visage inadapté, représentant de la vulgate vestimentaire sarkozyenne : le style concessionnaire automobile qui a fait fortune.

C'est pourquoi David Martinon, à le regarder, donne cette détestable impression du parvenu en grâce qui se sert sans complexe. Son dernier caprice fut ainsi de vouloir jouer au suffrage universel et plutôt que de se trouver une circonscription campagnarde comme le Président

Mitterrand pour jouer à la vraie France, il quémanda à son patron une circonscription moins risquée, parisienne sans les guerres intestines de Paris, et parfaitement ouverte à l'élection de très jeunes ambitieux : Neuilly-sur-Seine, une ville d'avenir. Après l'accord du Président Sarkozy, encore un peu chez lui en ces lieux, et l'achat rapide d'un appartement, David Martinon se fit présenter à ses futurs administrés. Le Président Sarkozy lui-même vint adouber le jeune ambitieux devant un public qui n'osa bouger tant qu'il était là mais qui, sitôt l'idole partie et son disciple laissé seul, voulut donner dans la jacquerie : « Martinon, non, non ! » scandèrent les révolutionnaires sympathisants de l'UMP de Neuilly. Le petit conseiller, déconfit de constater que le suffrage universel passait par les gens, sortit par une porte dérobée. L'affaire, cependant, sera entendue et l'élection de Martinon semble assurée. En espérant que sa gestion soit un peu meilleure pour les Neuilléens que ses prestations de porte-parole⁴.



Just married

28 septembre 2006

Il n'y a pas un jour sans qu'une association, un groupe de pression ou un « représentant » ne décrète que le petit sujet qui le préoccupe sera un enjeu important de la présidentielle, quand ce n'en sera pas l'enjeu majeur. Défilent ainsi aux micros les chasseurs, les bouchers-charcutiers du

Massif central, les chasseurs, les amputés du gros orteil gauche, les chasseurs, les mangeurs de salade périmée, les chasseurs ou encore les homosexuels. Certains de ces derniers demandent avec tout le bruit dont ils sont capables la légalisation d'une situation qui existe de fait, sauf administrativement, à savoir le couple homosexuel avec enfants, bagages et animaux de compagnie.

Quoi de plus légitime, après tout, puisque la première génération d'enfants élevés « illégalement » par deux personnes du même sexe arrive à maturité et rencontre à peine plus de problèmes (sentimentaux, psychologiques ou identitaires) que leurs collègues élevés par des hétérosexuels. On peut cependant penser que, si la normalisation de telles unions s'opérait, il y aurait un peu plus de malheureux chez les enfants d'homosexuels. En effet, aux indéniables difficultés à trouver des repères équilibrants (sauf à mentir jusqu'à sa mort sur l'origine physique des êtres), l'enfant serait aussi confronté aux problèmes habituels des familles : violence conjugale, alcoolisme, manque d'affection, inceste, conflits adolescents, etc. Là n'est pas vraiment le débat puisque chaque individu, qu'il fût enfant pourri-gâté, enfant non désiré, fils de mère célibataire ou fils aimé et bien éduqué se débrouille en général pas trop mal avec son passé.

De surcroît, si l'homosexualité n'est plus un comportement transgressif, alors son lien avec la pédophilie sera rompu. Il y a en effet, parmi tous les genres de l'homosexualité, celui de la pratique clandestine dont la continuation logique est la pédophilie. Cette continuation fut même un temps, après 68, affirmée et revendiquée sous

⁴ Finalement, la nullité de sa campagne fut telle que David Martinon fut exilé aux États-Unis.

la forme de la liberté sexuelle pour les enfants. Avec une homosexualité banalisée, les marginaux (au sens de la législation puisque ce mot porte atteinte, paraît-il, à la dignité humaine) ne mêleront plus leurs doléances infâmes à celles des petits-bourgeois que sont nos sympathiques gays.

De plus, gageons que, à l'instar du pacs, le mariage homosexuel n'intéresse pas vraiment les premiers intéressés sitôt la revendication accordée. Et c'est là le cœur du problème : le mariage quel qu'il soit n'intéresse plus personne. Actuellement, la moitié des mariages célébrés en mairie sont rompus : la famille statistiquement normale sera, d'ici quelques années, la famille recomposée. Ce sont des souffrances à venir qui paraissent malheureusement inévitables. Les hommes politiques « progressistes » ont donc beau jeu de « donner » le mariage aux homosexuels puisqu'il n'est plus qu'une faible entente contractuelle facilitant succession, impôts et allocations. Il n'est donc pas étonnant que ce confort administratif soit l'argument clef des partisans du mariage homosexuel.

Accordons le mariage et la parentalité aux homosexuels (si possible en négociant le fait que l'argument idiot de la répression nazie en leur endroit ne soit plus utilisé, le triangle rose étant tout de même, sans mauvaise foi ni négationnisme, anecdotique). L'affaiblissement des liens familiaux traditionnels n'est pas une conséquence de ce type de législation. Ses causes tiennent plus, selon nous, à la lâcheté généralisée des hommes et des femmes, à la lâcheté des pères et des mères, des maris et des épouses qui refusent par facilité leurs responsabilités, c'est-à-dire la responsabilité

pérenne des êtres avec lesquels ils ont pris des engagements.

Plutôt que de vociférer sur le mariage homosexuel (débat de sourds entre les chantres de la tolérance prompts à qualifier quiconque de fascistoïde et les naïfs qui font des mœurs le cœur de leur pensée et s'effraient des folles de la gaypride) il serait préférable de réfléchir à la brique élémentaire – et aux liens qui la retiendraient – destinée à remplacer le mariage manifestement vieilli, usé et fatigué. Il paraît en effet indispensable pour l'individu et la société que cette dernière, d'une façon ou d'une autre, soit structurée assez finement. Le « niveau de détail » ne saurait aller au-delà de quelques individus : sans cela, la transmission des savoirs est, ainsi que le montrent les orphelinats, difficile sinon impossible. La famille traditionnelle était pratique puisque ses liens étaient ceux du sang (y compris adoption et enfants naturels) et que le sang est suffisamment fort pour lier un parent à son enfant et, à travers celui-ci, les deux parents entre eux. Pratique et reproduite sur le modèle animal, c'est-à-dire naturelle, instinctive.

Dès lors, puisque la famille périclité, il est urgent de la remplacer. Facile à écrire puisque nos esprits sont, comme notre psychologie, formatés « liens du sang ». On haïrait ou mépriseraient assez facilement ses proches s'ils n'étaient pas nos parents, nos enfants, nos frères ou nos sœurs. Un tirage au sort attribuant obligatoirement à chaque nouveau-né un groupe de quelques citoyens eux aussi réunis au hasard (ou suivant des critères géographiques par exemple) et obligés de l'éduquer sous peine de poursuites serait-il une solution acceptable ? Assurément

pas pour nos esprits du moment.

Il est possible que ce débat nécessaire aboutisse à la conclusion que la cellule élémentaire « idéale » est la famille traditionnelle. Au fond, elle avait à peu près fonctionné jusqu'à il y a peu, malgré les couples sans amour et les enfants opprimés par une éducation trop stricte. Dans ce cas, il faudra avec la même force affirmer que le mariage est autre chose qu'un échange de bons procédés, qu'il engage réellement un individu avec un autre, qu'il sanctionne sur les registres de l'état civil autre chose qu'une aventure passagère. Il faudra revoir l'accession au mariage ainsi que celle au divorce, pour restreindre celui-ci aux cas vraiment difficiles et réserver celui-là aux unions vraiment solides. Pourquoi, en effet, la société accorderait-elle des facilités via le mariage sans engagement de la part de leurs bénéficiaires ? Pourquoi serait-il absurde, dans ce cadre, de faire passer des tests psychologiques aux prétendants au mariage ? Peu importera, alors, la sexualité des demandeurs et il ne sera pas question de refuser le mariage à des homosexuels s'ils sont capables, au moins pour l'un des deux, de résister à l'absence de liens du sang.



Le cygne : réflexions définitives pour un suicide en ordre (fiction)

24 mai 2006

1 – Pourquoi me refusait-on le droit de n'être qu'homosexuel ? Pourquoi fallait-il que je fusse aussi gay ? Pourquoi fallait-il que l'aristocrate que j'étais – Georges de La Bachellerie – partageât ne serait-ce qu'un terme avec ces tapettes, ces manifestants rose bonbon,

ces intoxiqués de pornographie et d'aventures vulgaires ?

– Ce fut lorsqu'un de ces mal-cravatés, à la suite d'une indiscretion d'un tiers inélégant, me mit la main aux fesses, que je compris que la seule libération possible de ce cloaque immonde était la séparation du corps et de l'esprit. Car si les corps finissent tous à six pieds sous terre, les esprits supérieurs n'ont pas à supporter le voisinage de ceux des demeures.

2 – Quitter la France n'avait pour moi aucun sens. Malgré l'insupportable de la fréquentation forcée des imbéciles heureux, je ne pouvais me résoudre à quitter mon pays. Tout simplement parce que cette terre était ma patrie, qu'elle m'appartenait – dans les faits pour quelques hectares, dans l'idée pour bien plus – et que l'exil m'eût semblé une capitulation face à ceux que je haïssais.

– Quitter le monde, c'était m'ancrer définitivement dans cette terre, dans cette chapelle ; c'était partir avant de la voir souillée par l'érection de villes informes peuplées de télévisés moutonnants et dirigées par des incapables qui, à force de reculades, ne conservent du pouvoir que le droit de distribuer des médailles à des plus ignorants qu'eux.

3 – Paradoxalement, alors que j'avais l'honneur d'être qualifié de fasciste par quelques potentats de la pensée unique, je n'avais pas de plus grande haine qu'envers l'extrême-droite. J'étais dégoûté de ces débiles vernissant leur crasse d'un vernis de culture détournée. Combien de fois m'avait-on dessiné la France de Clovis et de Jeanne d'Arc, celle-là même dont je voyais le

produit consanguin : faciès déconstruits, membres atrophiés, malades de la tête et illettrés irrécupérables. Comment pouvait-on croire que mon principe vital, l'élégance, pût souffrir la compagnie idéologique de ces bêtes-ci ?

– Ces ânes, qui n'osaient pas dire « noir » mais « black », ne faisaient pas la différence entre le voyou, l'ouvrier et le banquier, sous peine qu'il était noir, alors qu'ils la faisaient pour le voyou, l'ouvrier et le banquier, pourvu qu'il fût blanc. Pour moi, l'Afrique était le futur de la langue française, car les peuples africains, malgré les décisions démagogiques de leurs dirigeants, étaient amoureux de cette langue là où nous, le peuple français, avions une fois de plus capitulé. Selon les critères de ces peureux, j'aurais pu rayer de mes tablettes de « vrais français » le nom de leur mère et celui de la mère de leur mère.

– Quand le tas de fumier est trop pourri et trop gros, les cloportes y pullulent. De mon talon rouge je les écrasais, les écrase et les écraserai. Une fois que j'en aurai fini de cette population infecte, je tomberai pour étouffer dans l'odeur de latrines et de mort, la bouche fécale et les pieds gluants de macabres démembrés.

4 – Ne jamais capituler.

- Contre la vulgarité conserver l'élégance.
- Contre la bêtise conserver l'intelligence.
- Contre l'ignorance conserver la culture.
- Contre l'insulte conserver l'impassible.
- Contre la loi du nombre conserver la liberté.
- Ou alors, capituler vraiment, en cygne.
- Capituler pour l'éternité.
- Ne pas capituler à demi, oser la lâcheté de la mort anticipée.

5 – « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, / Le prince d'Aquitaine à la tour abolie ». Que je me reconnaissais dans ces terribles vers ! La poésie, elle aussi, a capitulé. Face à la facilité du discours vide de la télévision, face au naufrage de la littérature dans le grossier, l'argot et la confession intime de personnages publics à la notoriété proportionnelle à leur imbécillité, la poésie, seule voix de la force, a disparu.

– Un monde sans poésie, c'est un monde éternellement dans la Shoah, dans la fin de l'Humanité.

6 – L'organisation scientifique collective de la mort est le pire crime de l'Humanité. Cet héritage du XXème siècle ne sera sans doute jamais consommé, soit. Mais quid de l'organisation individuelle ? Rationnaliser, planifier et exécuter sa propre mort, c'est ne pas prendre le risque de se rater. C'est la solution finale sans les Américains.



« Le Siècle Vaurien »
est un ensemble de projets
littéraires et artistiques liés
au site internet
« Savoir-Vivre ou Mourir ».
Cette plaquette a été éditée à

**Exemplaire
internet**

Exemplaire n° _____

